

Lurelu



Tu me prends en photo

Francine Sarrasin

Volume 42, Number 1, Spring–Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90633ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

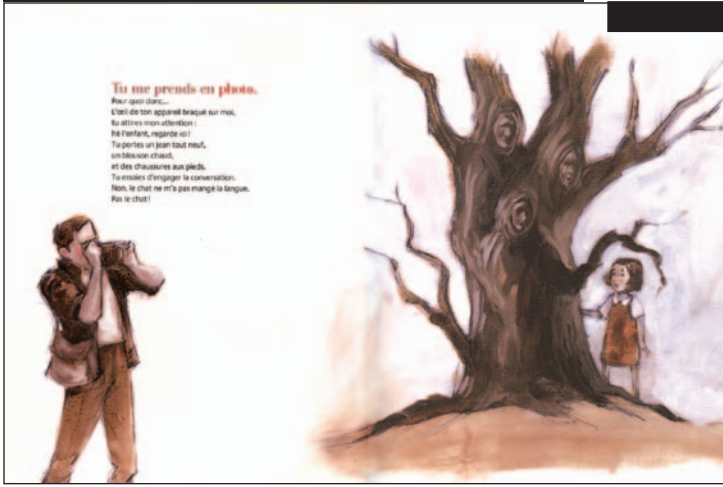
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2019). *Tu me prends en photo*. *Lurelu*, 42(1), 91–92.



Tu me prends en photo.

Pour quel statut...
 s'il est de ton appareil braqué sur moi,
 tu attrapes mon attention ?
 Hé l'enfant, regarde-toi !
 Tu perles en plein tout nu,
 un bébé en chat,
 et des chaussures aux pieds.
 Tu essaies d'engager la conversation.
 Non, le chat ne m'a pas mangé la langue.
 Pas le chat !

Tu me prends en photo

Francine Sarrasin

91

Du regard qu'on porte sur l'autre à la difficulté de contact entre les êtres, l'album *Tu me prends en photo* permet une réflexion sur le sens de la mémoire. La mémoire d'un geste capté, d'une présence... La mémoire qui s'effiloche avec l'âge et qu'il convient d'entretenir, comme on arrose une plante pour ne pas qu'elle meure, cette mémoire-là entrepose bien sûr de merveilleux souvenirs, mais elle se heurte parfois aussi à des choses plus difficiles. Les affres de la guerre font partie de ces tristes moments. Il est peut-être audacieux de consacrer une histoire entière à ce thème, mais n'est-il pas valable d'en envisager l'analyse pour en faire un exercice de mémoire? Car c'est le témoignage concret d'un document, comme une photo, qui facilite le rappel de certains événements passés. L'image, qu'elle soit dessinée ou photographiée, entretiendrait donc le fil du temps. Et quand cette représentation imagée entre dans les séquences d'une histoire, l'impact n'en est que plus fort. C'est ce que propose cet album publié aux 400 coups en 2004.

Pour la musique des mots, le récit de Marie-Francine Hébert emprunte à la comptine la répétition d'une même formule, de page en page. Comme si, par la lecture du texte, on cherchait à enfoncer le clou, dans l'insistance de la mémoire du lecteur. Les *Pour quoi donc...* ne semblent pourtant pas avoir de réponse. Habituellement, la comptine a du rythme, souvent de la rime et beaucoup de mouvement. La répétition en ritournelle témoigne de cela. C'est un genre littéraire qui s'apparente au jeu. Mais ici, il faut admettre que le sens donné à la comptine de cet album n'a rien de bien léger. C'est une prise de conscience qui est proposée. L'imagerie de Jean-Luc Trudel contribue à cela aussi.

Les couleurs de la guerre

Au fil des pages, l'intervention active de la petite qui interroge, accuse, observe et réagit, s'oppose à la posture figée de celui

qui se braque derrière son objectif. Or, celle qui devrait normalement rester tranquille et poser en modèle pour la photo, cette fillette-là ne cherche pas non plus à fuir : elle affronte plutôt le photographe et, ce faisant, fait avancer le récit, dans un dynamisme vigoureux.

Déjà, la première double page de l'album initie, par l'image, cet étrange duo. Comme un oiseau sur le point de s'envoler, la fillette debout, près du gros arbre, oppose son petit moment de surprise au geste de l'homme, campé dans la page de gauche et qui se cambre un peu vers l'arrière comme pour mieux cadrer sa photo. Pour peu, on pourrait imaginer que ce qu'il tient à la main est un fusil. Seul dans son morceau de page, il a tout le temps pour s'installer, toute cette distance de blanc de page pour prendre la position. Peut-on dire qu'en contrepartie, la fillette soit protégée par le gros arbre noir? Il faut voir les branches biscornues et les gros nœuds-figures cachés dans l'épaisseur du tronc. Ce paysage solitaire ferait plutôt figure de cimetière... Et malgré cela, c'est directement que le regard de la fillette se porte sur l'homme. Si petite et déjà si sérieuse dans sa jeune expérience de vie. «Non le chat ne m'a pas mangé la langue. Pas le chat!»

Le dialogue entre les deux est forcément inégal. Le photographe ne parle pas, c'est la fille qui, dans la suite du récit, lui prête parfois des mots. Mais entend-il seulement ce qu'elle dit? Celui qui, par l'image, cherche à témoigner, à jouer son rôle et faire son métier. À certains moments, dans l'album, il disparaît de la page : la distance se fait trop grande entre le regard et la voix, à moins que l'incessante interrogation devienne trop lourde à supporter. C'est le moment où la fillette s'active avec un enfant trouvé, à se fabriquer un lieu pour abriter sa solitude. Car tous ses parents, tous ses amis, «sont partis en fumée. [Ses] frères et sœurs aussi». Oui, comme un oiseau, elle va se construire un nid, et s'installer haut, dans l'espace vertigineux de la page suivante.

Un lieu repère

Étrangement, ce grand nid se dédouble dans l'image, comme s'il s'agissait d'un bateau et qu'il pouvait bouger, partir plus loin. Le mouvement de la comptine agirait-il ici aussi? Le grand «maintenant» est plus près du spectateur, affiche des formes certaines et des couleurs denses, alors que «l'après» ou peut-être «l'avant» se profilerait dans des formes floues, lointaines et comme soumissées au seul souvenir. De ce gros nid-berceau à l'autre plus loin, il y a quelque chose qui fait écho. «Bien sûr que je suis toute seule. Comme la plupart des gens ici.» La solitude n'est pas l'apanage d'une seule personne, elle se répercute, se dédouble comme l'enfant qui n'est pas le frère de la jeune héroïne et qui s'est trouvé sur son chemin avec son ourson. «Comme la plupart des gens ici», tout le monde est seul.

Les deux enfants de l'image ne sont pas non plus ensemble. Disposés de part et d'autre de leur étonnant refuge, ils ne se regardent pas, ils partagent un même espace, c'est tout. Aucun sourire ni connivence. Installé sur une branche peu fiable, le gros nid-bateau a quelque chose d'irréel. Il ferait vraiment office de transit. Une sorte de fuite vers l'ailleurs, plus haut. Ces enfants-là ne sont pas de ceux qui vont aux abris, ils ont en eux une incroyable force. Il faut





capter le point de vue où l'image les place en vis-à-vis du lecteur. Mais ce procédé joue de subterfuge car, en réalité, les enfants par leurs regards respectifs donnent à penser qu'ils dominent la scène, sinon la situation. Leur solitude leur permettrait peut-être d'échapper à la peur...

Cette image, comme toutes celles de l'album, use des mêmes teintes brunâtres, des mêmes saletés de terre que seules les joues fiévreuses des enfants contrarient. Ce sont des couleurs volontiers retrouvées dans les photos vieilles par le temps, avant la couleur. C'est comme si l'exploitation chromatique uniformément réduite permettait d'éviter la distraction. Le lieu dessiné dans la page n'a de précision que ce qu'il montre : un nid, une branche, un autre nid... deux enfants. Le lieu dessiné semble s'épanouir ailleurs dans l'imaginaire et il ne fixe pas davantage de moment précis de l'histoire. Il est ouvert et s'arrête, pourrait-on dire, dans l'esprit du lecteur dont il sollicite l'attention.

Arrêt sur image

La solitude si ardemment exprimée dans les mots et les cris de la petite n'empêche nullement celle de l'autre intervenant. Vu en légère contreplongée, le photographe se trouve en effet isolé, parmi les troncs brulés, de cette zone désertique de l'œuvre. Sa solitude à lui ne ressemble en rien à de la résignation : elle serait peut-être davantage curiosité ou impuissance. S'il est portraituré, son moment de pose ne peut être que court



même si l'accusation à laquelle il fait face est grave : «Tu prends sans rien rendre, pas même la photo!» L'effet miroir que propose cet échange définit désormais le regardant comme le regardé. Le photographe passerait de l'autre côté de la scène, dans cet espace nourri par le témoignage de l'enfant de tout à l'heure. Le malaise de l'homme est quand même perceptible : on sent presque sa hâte de partir. C'est l'image qui assoit son intention, qui arrête son geste et bloque sa fuite avec la grosse souche du premier plan. Pour le moment, l'homme est coincé dans ce qu'il a accompli, dans l'achèvement de son travail. Mais il constate aussi que le rapport à l'autre semble rompu : «tu prends sans rien rendre».

Plus loin, quelque chose se passe : «Tu m'as prise en photo»... Le ton change et d'accusateur, à la dernière page, il devient suppliant. «Je t'en prie, photographe, emmène-moi.» Le photographe a obtenu ce qu'il voulait. Il a accompli ce pourquoi il était là, la photo et la présence de la fillette, dans son œuvre, font désormais partie de sa collection de clichés. Non sans une petite hésitation, il s'éloigne. L'étrange de l'affaire est l'orientation qu'il prend dans l'image, de la droite vers la gauche, d'un peu plus bas vers le haut de la butte. C'est un peu comme s'il remontait le fil du temps et voulait revenir au début de l'histoire, comme s'il voulait se reprendre, poser un geste peut-être plus humain, entreprendre une véritable conversation... Faire quelque chose d'autre, mais quoi? «J'aperçois une larme sur ta joue», observe la fille. «Tu devais avoir une poussière dans l'œil.» Le déni du moment d'attendrissement qu'elle a perçu chez l'autre fait partie de sa force à elle. Ne pas se laisser submerger par l'épreuve, tenir le coup. Cette double page se déploie sur un immense V très ouvert : le sol uniformément teinté proposerait enfin un peu de solidité, une sorte de fil conducteur entre les intervenants. Il y a l'homme debout au loin, à gauche, et devant nous, à l'autre extrémité

de la scène, la fillette en plus gros plan avec le bambin. Le balancier qui nous fait passer de l'un aux autres est aussi celui des regards qui ne peuvent se croiser vraiment, mais qui accusent un lien certain de pensée, une connivence. De part et d'autre, les protagonistes s'activent : l'homme est en marche vers la publication de son ouvrage pendant que la fille fabrique une poupée. Comme un petit espoir, à offrir au bambin. Un geste tourné vers l'autre.

Dans son extrême économie de moyens graphiques et sa réserve chromatique, page après page, l'histoire s'est frayé un chemin. Le rythme donné au récit, par l'effet de la redite, a permis de promouvoir une imagerie sobre et efficace. Chose étonnante, c'est dans le silence de la dernière page, la page de garde, que l'aventure voit son dénouement. Comme si le paysage, enfin peuplé d'arbres vivants, prenait sa revanche des territoires dénudés par la guerre, comme si le décor s'associait à l'élan des enfants, à la poupée-fleur et à leur presque sourire. Après les précédentes séquences, cette planche n'a plus besoin de mots...

(lu)

